

L'ÉTÉ DE MES QUARANTE ANS

Premier jour de vacances

J'étais venue là en vacances. Nous avons loué, mon mari et moi, une petite maison avec son jardinet, dans un de ces domaines de villégiature soigneusement arborés et fleuris comme il y en a tant. Et bien sûr, à proximité de notre maisonnette : la mer ! On était là pour ça, comme tout le monde.

Nous étions arrivés la veille, tard dans la nuit. Nous avons dormi toute la matinée. Mon mari, lui, dans son impatience de voir l'océan, était parti dans l'après-midi à la plage, où je devais le rejoindre. Moi, cédant à la paresse, je n'avais pas envie de me presser. Bien installée sur une chaise longue, je buvais un café au soleil en fumant une cigarette (le pire et le meilleur !), et prenais plaisir à être là, dans ce jardin joliment délimité par une haie très basse composée de différents végétaux fleuris et donnant sur un petit espace verdoyant au milieu duquel un pin au moins centenaire trônait comme un roi.

Je goûtais la volupté de ce moment. Je n'avais rien à faire de particulier, rien d'autre que ce que mes désirs me commandaient. J'entendais la mer et jouissais du plaisir de savoir que j'allais la voir bientôt, dès que je le voudrais, dès que je serais allée jusqu'au bout du chemin qui menait à elle.

Il était déjà six heures. Je retardais ainsi ce moment d'aller voir la mer pour laisser augmenter mon désir, et je l'imaginai en la sachant si proche. Quelques minutes à pieds et je serais là, sur la plage, foulant le sable chaud, et surtout, contemplant l'horizon lointain, la ligne unissant la mer et le ciel.

Pour l'heure, ma paresse délicieuse m'avait collée à ma chaise longue.

De temps en temps, quelques enfants à vélo venaient tourner autour du pin : le jeu consistait, pour les petits acrobates en herbe, à secouer le plus fort possible les branches accessibles sans tomber de vélo.

En les regardant jouer ainsi, je m'étais aperçue qu'une petite fille, âgée de cinq ou six ans, jouait seule, imperturbablement, assise sur la plus basse branche, dont l'extrémité traînait au sol et qu'on ne pouvait pas secouer. On avait l'impression que cette branche qui n'intéressait personne était devenue la sienne. Les autres enfants ne se souciaient pas d'elle et elle ne se souciait pas d'eux. Adossée au tronc, elle parlait toute seule avec un air sérieux en agitant devant elle de temps en temps un petit bâton, et se racontant manifestement des histoires qui ne parvenaient pas jusque moi. Je ne pouvais détacher mon regard de cette petite fille qui s'isolait sur sa branche, absorbée par son monde.

La fillette ne fit pas tout de suite attention à moi, ne remarquant pas que je l'observais.

Au bout d'un moment, intriguée par cette enfant et brûlant de lui parler, je lui dis simplement, en portant un peu la voix pour être sûre qu'elle m'entende :

– Bonjour !

– Bonjour, me répondit la fillette en parlant fort, à son tour, ayant tourné la tête vers moi un instant.

Puis elle recommença à parler toute seule, ou à son bâton peut-être...

Nous avons fait connaissance, c'était acquis, et je savais qu'elle allait s'approcher. J'attendais...

Au bout d'un quart d'heure à peine – je ne m'étais pas trompée –, l'enfant descendit de la branche, vint tout droit vers moi, son petit bâton à la main, s'arrêta devant la haie du jardin, et répéta en me regardant intensément, sans sourire :

– Bonjour !

Ne sachant trop que dire, comme l'aurait fait tout adulte, je lui posai cette question banale :

– Tu as quel âge ?

La petite fille ne répondit pas. Manifestement, ma question ne l'intéressait pas ; elle n'avait suscité chez elle aucune réaction ; l'expression de son visage n'avait pas changé ; elle me regardait toujours droit dans les yeux et, ma question n'ayant pas été retenue, elle semblait attendre la suite. Ayant compris la leçon, je tentai de me rattraper, par peur de la perdre, par peur de voir cette petite fille repartir, et je lui parlai, sans perdre de temps, de son bâton...

– C’est une baguette magique, me dit la fillette, toujours avec son air sérieux, juste pour m’informer, sans argumenter davantage.

De nouveau, je ne savais plus quoi dire. Moi, l’adulte, je n’avais pas l’air de l’impressionner et elle, l’enfant, parvenait à m’intimider. Mais je n’eus pas à réfléchir à ce que j’allais pouvoir lui dire à propos de cette baguette magique, car elle me dit brusquement :

– Au revoir, je dois rentrer chez moi.

Et elle s’en alla.

Je me surpris à espérer qu’elle reviendrait le lendemain.

Pour l’heure, elle m’avait fait oublier mon mari et la plage.

Deuxième jour

Au retour de la plage, je l’attendis. Je n’en dis rien à mon mari. Je craignais qu’il ne comprenne pas. Je ne comprenais pas moi-même pourquoi j’attendais une petite fille que je connaissais à peine.

Elle n’était pas de ces fillettes qui font penser à des petites poupées au visage d’ange et à l’air sage. Pour le peu que je l’avais vue, elle m’avait parue sans manières, pas timide pour un sou, et en même temps, solitaire et sauvage. Racée, de type méditerranéen, elle avait les yeux noirs, les cheveux bruns, et une peau presque dorée. Son regard intense

et son air sérieux surprenaient chez une enfant si jeune. Sa voix cassée achevait de la rendre particulière.

Je me demandais si elle avait l'habitude de venir jouer dans l'arbre chaque jour ou si elle était venue s'y amuser une fois, comme elle aurait fait autre chose. Je ne savais pas si j'allais la revoir. En tout cas, ce n'était pas pour aujourd'hui. Au bout d'une heure, fort déçue, je cessai de l'attendre.

Troisième jour

Lorsque nous revînmes de la plage, mon mari et moi, elle était déjà là, assise sur sa branche d'arbre. Elle tenait toujours à la main son petit bâton-baguette magique qu'elle agitait de temps en temps, l'air concentré. Entièrement absorbée par son jeu, elle semblait ne voir personne.

Craignant de la déranger, je ne lui dis même pas « Bonjour » et m'installai dans ma chaise longue pour la regarder en espérant qu'elle finirait par remarquer ma présence. Enfin, au bout d'un moment, ayant tourné la tête vers moi par hasard en jouant, elle me vit et, sortant de son monde en un instant, me dit bien fort et avec assurance :

– J'ai soif ! Tu peux me donner à boire ?

– Bien sûr, viens, répondis-je avec joie.

La fillette descendit de sa branche et s'approcha de la haie de mon jardin, attendant son verre d'eau. Mais je ne voulais pas le lui donner rapidement et la voir retourner dans

son arbre aussitôt après avoir bu. Je voulais qu'elle entre chez moi.

– Entre, lui dis-je en ouvrant mon petit portail.

La petite entra sans hésitation et me suivit dans la maison. Je remplis un verre d'eau et lui tendis, puis, tandis qu'elle buvait, je lui demandai :

– Comment tu t'appelles ?

– Lola, répondit-elle entre deux gorgées.

Ce prénom lui allait si bien ! J'étais ravie de le connaître.

– Et toi, comment tu t'appelles ? me demanda à son tour Lola après avoir fini de boire.

– Les enfants m'appellent « Tatanne », dis-je en pensant aux enfants de ma famille, neveux et petits cousins.

– « Tatanne », répéta la fillette avec son air sérieux.

– Ça te plaît ? lui demandai-je en souriant.

– Oui, répondit seulement Lola.

Puis elle me planta là, sortant sans délai de la maison pour retourner sur sa branche.

Environ trois quarts d'heure plus tard, elle en redescendit et me dit avant de partir :

– Au revoir, Tatanne !

Elle m'appelait déjà « Tatanne » !

– A demain, répondis-je presque automatiquement, dans mon désir de la voir chaque jour, de faire de ces petits échanges avec elle une habitude.

Puis Lola disparut.

Quatrième jour

Lola n'était pas venue. Après l'avoir attendue en vain, j'éprouvai une grande déception qui m'apprit à quel point je m'attachais à elle, en l'ayant si peu vue.

Cinquième jour

Le cinquième jour, Lola réapparut. J'avais soudain le cœur en fête !

En arrivant, au lieu d'aller grimper sur sa branche, elle vint me voir en courant et s'arrêta devant la petite haie de mon jardin pour me dire :

– Ma maman, elle veut bien que je rentre chez toi.

– Tu as parlé de moi à ta maman ? lui demandai-je avec curiosité, en me levant de la chaise longue pour m'approcher d'elle.

– Oui, répondit Lola, je lui ai dit que tu veux bien être ma copine.

Un peu surprise, je l'interrogeai en adulte :

– Mais ta maman sait que je suis une dame ?

– Ah non, j'ai oublié de lui dire, mais c'est pas grave.

Ce n'était pas grave, elle avait bien raison, et, écoutant sa leçon, je n'avais rien à ajouter. Après un court silence, Lola reprit :

– Moi, c'est la première fois que j'ai une copine vieille comme toi !

– Je suis flattée, dis-je en réprimant un rire.

Lola me regarda sans comprendre évidemment, et j'ajoutai tout de suite :

– Je voulais te dire que je suis très contente d'être ta copine.

– Moi aussi, répondit-elle en me souriant pour la première fois !

Son sourire était précieux : il se faisait rare mais il était vrai. Ce n'était pas un sourire anodin, ce n'était pas un sourire poli, c'était un vrai sourire qui exprimait une véritable joie.

Ce sourire était pour moi un cadeau. J'avais envie de lui dire « merci », mais je n'en fis rien, bien sûr.

Puis, une interrogation me vînt à l'esprit tout à coup et je lui dis, cherchant à la comprendre :

– Mais quand tu es rentrée chez moi, l'autre jour, tu n'avais pas encore demandé à ta maman si elle voulait bien !

– C'est parce que je fais ce que je veux, et après, je demande à ma maman si j'ai le droit, me dit-elle tout naturellement.

Elle ne cessait de me surprendre.

L'urgence était de la retenir. Je ne voulais pas la voir repartir déjà dans son arbre.

– Alors tu peux venir chez moi si tu veux, dis-je en dissimulant mon impatience.

– D'accord, répondit immédiatement Lola en s'approchant du portillon.

– Entre, dis-je en l’ouvrant, on va s’asseoir dans le jardin, on sera bien dans l’herbe...

– Mais qu’est-ce qu’on va faire dans ton jardin ? me demanda-t-elle en entrant.

– Si tu veux, on va parler de ta baguette magique, dis-je spontanément.

– Je l’ai perdue ma baguette magique, dit-elle en s’asseyant dans l’herbe.

– Ah bon, dis-je en m’asseyant à mon tour, tu l’as perdue quand ?

– Je sais plus, répondit Lola, mais ça fait rien, je vais chercher un autre bâton qui sera encore mieux parce que celui-là, il était un peu tordu et pour faire une baguette magique il vaut mieux un bâton tout droit.

Tout en l’écoutant avec attention, attendrie par ses préoccupations d’enfant, je regardais cette petite fille à la peau dorée, dans sa robe d’été, et j’avais envie de lui dire combien elle était jolie. Mais ce n’était pas ce qu’il fallait lui dire, elle l’avait sans doute entendu bien souvent, et elle ne semblait guère se soucier de sa beauté.

Je sentais qu’avec elle, il ne fallait pas que je sois pareille aux autres adultes. Les enfants s’ennuient avec les adultes. Il ne fallait pas qu’elle s’ennuie. Tout à coup, j’eus une idée.

– Tu voudrais qu’on fasse nous-même du sirop de menthe avec de la vraie menthe ?

Un souvenir d’enfance m’était revenu à l’esprit : avec des petites « copines », nous avons fait ce que nous

appelions du « sirop de menthe » en écrasant dans un fond d'eau des feuilles de menthe fraîche ramassées dans la campagne. Et il se trouve qu'il y avait dans le jardin un peu de menthe parmi d'autres herbes aromatiques.

– Comment on va le faire le sirop de menthe ? me demanda Lola qui semblait ainsi s'intéresser à ma proposition.

– Regarde, lui dis-je avec enthousiasme, là, tu vois, c'est de la menthe. On va prendre des feuilles et puis on les mettra dans un verre avec un peu d'eau et du sucre, on écrasera et on mélangera tout ça et ça fera un sirop de menthe. Après, on mettra du sirop dans deux verres pour toi et moi, et on aura plus qu'à rajouter de l'eau. Tu veux qu'on essaye ?

– Oui, d'accord, répondit Lola sans hésitation, on va faire du sirop de menthe toutes les deux ensemble parce que t'es ma copine.

Je recevais encore une fois ce dernier mot comme une faveur. J'étais sans doute la seule « dame » du domaine à être sa « copine ».

Je vécus un moment de bonheur, cueillant les feuilles avec Lola dans le jardin, au soleil, écrasant notre mixture ensemble, assises dans l'herbe, puis la buvant avec de l'eau, fières d'avoir réussi à faire notre sirop de menthe, qui avait bien peu de goût en réalité. Mais la réalité n'importait plus. Les enfants la transforment dans leurs jeux et je faisais de même. J'étais ainsi plongée dans le monde de l'enfance et notre menthe à l'eau était délicieuse.

Mais après que nous ayons fini de la déguster, Lola décida de partir.

– Maintenant, il faut que j'aille chercher mon bâton sinon j'aurai pas le temps parce que je dois bientôt rentrer chez moi pour manger.

Lola parlait toujours avec détermination et je savais que je ne pouvais plus la retenir.

Elle se leva sur le champ et sortit du jardin en me disant :

– A demain.

« A demain ». Elle prévoyait à présent de revenir le lendemain, cela semblait devenir une habitude pour elle, comme je l'avais souhaité.

– A demain, dis-je à mon tour, heureuse, en la regardant s'éloigner.

Sixième jour

Sur le chemin du retour de la plage, mon mari me parla de Lola.

– Tu espères que la petite fille sera là, je sais bien que tu n'attends que ça tous les jours. Ne t'attache pas trop, quand même... N'oublie-pas que c'est juste pour les vacances...

– Je sais, mais je ne veux pas y penser, dis-je très sérieusement, je ne veux penser qu'aux moments que je passe avec elle.

Mon mari, ayant compris sans doute qu'il était inutile de me conseiller quoi que ce fût, n'insista pas, et l'on parla d'autre chose.

En arrivant près de la maison, je vis tout de suite Lola qui descendait en hâte de sa branche pour courir vers moi. Puis, ne prêtant aucune attention à mon mari, elle me dit en me montrant un bâton bien droit :

– Regarde, Tatanne ! J'ai trouvé une nouvelle baguette magique toute droite !

– Oh, mais elle est beaucoup mieux que l'autre ! dis-je en imitant sans me forcer son enthousiasme.

Après m'avoir ainsi montré fièrement son nouveau bâton, Lola me dit avec impatience :

– Maintenant, on va faire le sirop de menthe !

Mon mari avait pris l'habitude de s'éclipser lorsque j'étais avec Lola.

Tandis que nous préparions notre sirop de menthe tout en parlant, je pénétrais de plus en plus son univers.

– Tu sais ce que tu voudrais faire comme métier quand tu seras grande ?

Je posai à Lola cette question à priori banale, non pas faute de mieux, mais pour connaître vraiment sa réponse.

– Moi je veux pas faire un métier, répondit-elle avec assurance, comme toujours, moi, quand je serai grande, je voudrais faire des rêves en vrai.

– Tu veux dire des rêves qui deviendront vrais ? lui demandai-je, intriguée.

– Oui, des rêves qui deviendront vrais quand je serai grande, parce que quand je serai grande, je saurai comment il faut faire.

– Et c'est quoi, les rêves que tu voudrais vivre en vrai ?

M'appliquant à parler comme les enfants, je voulais me rapprocher d'elle, je voulais qu'elle se livre pour ce bonheur de la découvrir un peu plus chaque jour.

– Je veux voler avec un vrai tapis volant, répondit Lola, sûre d'elle, et je veux trouver une vraie baguette magique qui marche pour faire tout ce qu'on veut mais pour de vrai.

A ce moment-là, je me demandai en un instant si je devais lui parler en adulte pour l'aider à sortir de cette confusion qu'elle faisait manifestement entre le magique et le réel, même quand elle ne jouait pas, ou s'il fallait, pour ne pas la perdre, la rejoindre dans ses rêves. Je ne dus pas hésiter longtemps, cette envie de suivre Lola dans son monde imaginaire l'ayant emporté sur la raison. Et puis, je devais garder ma place privilégiée de « copine » et ne pas lui parler comme une « dame ».

Cela se fit simplement et naturellement. Tout en buvant nos menthes à l'eau artisanales, nous nous racontions – moi avec des mots simples adaptés à son âge et elle avec ses mots d'enfant – les voyages que nous allions faire ensemble sur le vrai tapis volant, au-dessus de la mer ou de la forêt, traversant des lieux féériques qu'on ne se lassait pas de décrire, puis l'on parla de tout ce qu'on pouvait faire avec la vraie baguette magique. Je me surprénais à éprouver, comme une enfant moi-même, une joie exaltante à imaginer tous les

rêves que l'on pouvait réaliser ensemble, la petite Lola et moi, grâce à cette « vraie baguette magique ». Au bout d'un moment, je me mis à rêver en silence que Lola était devenue ma petite fille. Ce rêve d'adulte me ramena à la réalité. Ma gorge se serra et je dus retenir mes larmes pour ne pas pleurer devant Lola.

– Pourquoi tu parles plus ? me demanda la fillette, surprise.

Je ne sus que répondre. Lola accepta mon silence et me dit :

– Moi j'aime bien quand je parle avec toi. T'es ma meilleure copine du domaine !

A ces mots, une question me vint à l'esprit et je la posai à Lola :

– Mais pourquoi tu n'as pas des copines de ton âge ?

– Ben c'est parce que elles font que jouer à la maîtresse ou à la marchande ou que des jeux que j'aime pas, et en plus, elles aiment pas jouer à raconter des histoires. Alors moi j'aime mieux avoir une vieille copine comme toi.

Encore une fois, sa maladresse d'enfant m'amusa et me toucha. En même temps, je ressentis de la tristesse : j'étais sa « meilleure copine du domaine » tandis qu'elle devenait pour moi essentielle.

Je ne jouais plus. La magie était brisée. Lola dû le sentir et décida de rentrer chez elle. Il est vrai qu'il était tard. Au dernier moment, juste avant son départ, comme pour être sûre qu'elle revienne le lendemain, je lui dis précipitamment :

– Demain matin, je vais faire les courses, je t’achèterai des bonbons.

– D’accord, répondit Lola avant de se sauver rapidement, comme à son habitude.

Septième jour

Lola arriva en retard, et je l’avais attendue avec une impatience mêlée d’angoisse, craignant qu’elle ne vienne pas. Son arrivée tardive fut pour moi un instant de joie intense.

Oubliant encore une fois sa branche d’arbre, elle se précipita vers moi pour me dire :

– J’ai envie de jouer encore avec toi.

Ces mots me ravirent.

– Alors viens, dis-je en ouvrant le portillon.

Je lui offris d’abord les bonbons qu’elle attendait. Puis, lorsque nous fûmes dans le jardin, tandis que nous commençons à préparer notre sirop de menthe, Lola me demanda de but en blanc, sur un ton grave :

– Tatanne, tu crois au Père Noël ?

– Bien sûr, répondis-je sans hésiter, respectant cette croyance traditionnelle offerte aux enfants par tous les adultes complices.

Lola me dit alors avec conviction :

– On peut jamais le voir le Père Noël, c’est pour ça qu’il y en a qui croient qu’il existe pas. Mais moi, quand je

serai grande, avec ma vraie baguette magique, je pourrai aller le voir, même si il habite très loin !

Lola avait mêlé l'histoire isolée du Père Noël avec, encore une fois, sa vision d'un monde entièrement magique. Et, cette fois encore, à tort peut-être, je la laissais croire à ce monde imaginaire que je ne me lassais pas d'explorer.

Puis, Lola me fit part de ses inquiétudes au sujet des cadeaux, parce qu'elle n'avait pas été très sage, dit-elle.

– Tu as fait des bêtises ? lui demandai-je, profondément attendrie.

Lola réfléchit un instant et me dit :

– Ben... Je suis pas gentille parce que des fois, je veux pas obéir parce que j'aime pas quand c'est obligé, et des fois, à l'école, j'écoute pas la maîtresse parce que je pense à des histoires que je rêve. Et aussi, je fais pipi au lit.

– Mais c'est pas une bêtise, ça, ma puce.

Surprise moi-même d'avoir dit spontanément « ma puce », je réalisai à quel point je me sentais proche d'elle. Et je poursuivis :

– Tu fais pas exprès de faire pipi au lit, c'est pas ta faute, et tu verras, bientôt ça s'arrêtera tout seul. En tout cas, le Père Noël, il sait très bien que c'est pas une bêtise.

– Oui, je sais, quand je fais pas exprès, ça compte pas comme une bêtise, mais des fois je fais exprès quand j'ai pas envie de me lever. Et maman elle croit que je fais jamais exprès, mais le Père Noël, il sait tout, lui, il sait que des fois je fais exprès, alors j'ai peur qu'il m'apporte pas de cadeaux.

Ce Père Noël tout puissant qui faisait sa loi faisait penser à Dieu et à ses châtements. Il me fallait rectifier cela.

– Tu sais, le Père Noël ne veut pas punir ou récompenser les enfants, tous les enfants font des bêtises, le Père Noël veut faire plaisir à tous les enfants, et tu verras, je suis sûre que tu auras des cadeaux.

Lola semblait être rassurée et n’avoir plus rien à dire.

Puis, raisonnablement, en adulte pour une fois, je lui dis :

– Mais il ne faut pas faire exprès de faire pipi au lit !

Lola me regarda droit dans les yeux et répéta, manifestement pour clore le sujet :

– Oui, mais moi, quand je suis dans le lit, j’aime pas me lever pour aller faire pipi.

L’aplomb de ce bout d’ choux me désarçonna complètement. Cette petite fille de cinq, six ans refusait l’autorité, mentant pour s’y soustraire, désobéissant, n’en faisant qu’à sa tête, jusqu’à faire exprès de pisser au lit ! De surcroît, elle était impolie, sans-gêne, et... et je l’aimais comme ça.

Lola n’était pas fâchée – elle s’était exprimée clairement et c’était tout –, mais nous avons fini de boire nos menthes à l’eau et c’était le moment, pour elle, de partir, pour moi, de la voir partir.

Huitième jour

Vingt minutes après le retour de la plage, Lola n'était toujours pas là. Cette fois, je craignais douloureusement que ce ne soit trop tard. Attendant avec fébrilité, j'hésitais entre l'espoir et la déception, quand elle finit par arriver !

Elle me vit tout de suite et, ne prêtant décidément plus aucune attention à son arbre, vint directement vers mon jardin en me regardant, tandis que je me levais de ma chaise longue.

– T'as les bonbons ? me demanda-t-elle sans cérémonie.

Il n'était pas dans ses habitudes de dire « s'il te plaît » ou « merci ».

– Oui, bien sûr, lui dis-je en ouvrant le portillon, entre, je vais les chercher.

Lola s'assit dans l'herbe et attendit que je revienne avec les bonbons.

Trois bonbons me semblèrent suffisants. Elle tendit ses deux petites mains, les prit, et n'en demanda pas davantage.

Je m'assis à mon tour dans l'herbe, plus près d'elle que d'habitude, jusqu'à frôler sa robe, tentant un rapprochement encore. Mais la fillette se poussa un peu, comme pour garder une distance concrète entre elle et moi. Je n'en fus pas très étonnée. Il m'avait déjà semblé qu'elle n'aimait pas les contacts physiques. Je compris qu'il me fallait respecter cette distance imposée par Lola, quitte à éprouver une certaine frustration. Elle avait le bon goût, en tout cas, de ne pas se

conformer à la mode du « bisou » en toute circonstance. Pourtant, je l'aurais bien embrassée, moi, mais il fallait que je me retienne.

Lola dégustait ses bonbons sans dire un mot. Craignant les silences, comme tous les adultes ou presque, je me mis à parler maladroitement, sentant qu'il fallait très vite lui raconter quelque chose qui puisse l'intéresser particulièrement. Puisant automatiquement dans mes souvenirs d'enfance, je trouvai une histoire parfaite.

– Tu sais, dis-je alors à Lola, quand j'étais petite, je rêvais de voler, comme toi, mais je n'avais pas choisi le tapis volant parce que je ne savais pas où en trouver, et j'avais décidé de m'envoler avec des ballons, plein de ballons !

Lola, comme je l'avais souhaité, écoutait attentivement. Je poursuivis :

– Alors, j'avais demandé à ma maman de m'acheter des ballons, et puis quand elle me les a donné, je suis allée dans le jardin derrière la maison, et là, je les ai tous gonflés et après je les ai tous attachés à des ficelles pour tenir les bouts en les serrant dans mes mains et m'envoler comme ça avec les ballons. Mais ça n'a pas marché. Les ballons sont restés par terre et moi aussi.

A l'instant où je me tus, j'eus le sentiment d'avoir fait une erreur, de l'avoir déçue avec mon aventure ratée, mais il n'en fut rien. Lola n'avait pas l'air désappointé et répondit, sûre d'elle :

– Mais t'avais des ballons trop petits, il faut des très gros ballons pour voler, j'en ai vu un dans le ciel, une fois,

c'était le plus gros ballon que j'ai vu !

– Ah oui, ça, ça existe, dis-je en prenant l'air sérieux, moi aussi j'en ai déjà vu ! Ça s'appelle une montgolfière.

Lola ne fit pas de commentaire. Ce mot compliqué qui désignait la chose ne semblait pas avoir retenu son attention. Un « très gros ballon » suffisait.

Ne sachant plus que dire, je proposai à Lola de préparer notre sirop de menthe – cela devenait notre petit rituel à nous. Comme d'habitude, Lola se leva pour venir cueillir avec moi les feuilles de menthe. Je vis qu'il n'en restait presque plus.

– Ah ! Aujourd'hui, ça va être notre dernier sirop de menthe ! C'est les dernières feuilles, tu vois, dis-je en les cueillant.

– Ça fait rien, répondit la fillette, demain, je serai pas là, je vais partir.

A ces mots, je me sentis brusquement étourdie, l'esprit confus. Je n'osais comprendre. J'avais peur de comprendre.

– Tu vas partir où ? demandai-je, incrédule, à Lola qui cueillait avec moi les dernières feuilles de menthe.

– Ben je vais rentrer à ma maison ! dit-elle sans émotion en me brisant le cœur.

Cette fois, j'avais bien entendu. Alors c'était fini ? Déjà ? C'était trop tôt ! Je n'étais pas prête ! Ce n'était pas possible !

Je retenais mes larmes. Je devais dissimuler ma détresse devant ma petite Lola.

– Et tu es contente de rentrer dans ta maison ? dis-je pour dire quelque chose.

Je n’entendis même pas sa réponse. J’avais la gorge serrée, j’avais du mal à respirer, je faisais un effort considérable pour contrôler l’expression de mon visage et garder l’air joyeux.

– Alors, Tatanne, on fait le sirop, maintenant ? s’impatiente Lola.

Je n’eus pas la force de répondre autre chose que « D’accord ».

Durant tout le temps où l’on prépara notre sirop, je ne cessai de penser que c’était la dernière fois, que ces instants que j’étais en train de passer avec elle étaient les derniers. Je sentais le temps passer, chaque instant me rapprochant inéluctablement du moment où Lola allait partir. Je pensais avec effroi à ce qui m’attendait. J’avais peur de souffrir. Une seule chose m’importait encore : savoir si j’allais pouvoir la revoir le lendemain, avant son départ, ne serait-ce qu’un court moment.

– Tu vas partir à quelle heure ? demandai-je en m’efforçant de parler normalement.

– Le matin, elle a dit, ma maman. Mais je sais pas à quelle heure.

Un autre coup au cœur : « ma maman ». Tout à coup, j’enviais cette « maman » de la petite Lola. Je n’étais que la « copine » de vacances, et les vacances étaient finies, non seulement pour elle mais aussi pour moi.

J’avais encore ma dernière question à poser :

– Tu viendras me dire « au revoir » ?

– Ben non, répondit Lola, toujours sans la moindre émotion, parce que ma maman m'a expliqué qu'on va se réveiller et qu'on va manger les céréales et qu'on va partir tout de suite après.

Je ne fus pas vraiment surprise. J'avais posé cette dernière question à tout hasard, me doutant qu'en partant le matin, elle n'aurait pas le temps de venir me dire... Me dire quoi d'ailleurs, sinon cet « au revoir » en un instant avant de s'en aller définitivement ? Qu'est-ce que cela changeait, pensais-je, que je la revoie le lendemain pour un instant si douloureux ou que je vive cet instant aujourd'hui ?

Ce dernier moment passé avec Lola fut pour moi une terrible épreuve. Je ne pouvais plus prendre plaisir à le vivre, je ne pensais qu'à la séparation qui approchait. Le temps passant, imperturbablement, c'était de pire en pire.

Quand notre sirop de menthe fut prêt et qu'il ne restait plus qu'à le boire avant qu'elle ne s'en aille, je fus envahie par une vive angoisse. Comment supporter son départ qui était maintenant si proche ?

Nous buvions notre menthe à l'eau. J'avais du mal à avaler. Je me retenais toujours de toutes mes forces de pleurer, tandis que Lola parlait avec insouciance, comme d'habitude. Elle disait qu'on s'était bien amusées. Elle s'était « bien amusée ». Moi, je l'aimais. J'avais passé des moments de bonheur avec elle. J'attendais avec effroi le signal de départ, toujours annoncé par Lola. C'était une torture. Et Lola finit par dire ce qui faisait si mal :

– Bon ben il faut que je rentre, maintenant.

Voilà, c'était le moment tant redouté de la séparation. Je ne pouvais plus rien dire. Lola reprit :

– Et les bonbons ?

– Ah oui, dis-je, l'air joyeux pour dissimuler encore ma douleur, eh bien je vais te donner tout le sac, mais il ne faudra pas en manger trop d'un coup !

– D'accord, répondit Lola avec un plaisir visible, comme ça, j'en aurai pour plein plein de jours !

Je n'avais plus qu'à me lever pour aller chercher les bonbons, et c'était la fin. Lola se leva avec moi pour me suivre dans la maison. Je lui donnai le sac de friandises. Elle sourit en le prenant et me dit :

– Bon, maintenant il faut que je rentre sinon ma maman elle va me disputer.

– Alors vas-y vite, dis-je pour abréger mon calvaire.

Lola traversa le jardin en me disant seulement, sans se retourner :

– Au revoir, Tatanne !

– Au revoir, Lola ! dis-je avec difficulté, au bord des larmes, tandis qu'elle s'éloignait.

Je la suivis des yeux, désespérée, jusqu'à la voir disparaître au détour d'une maison.

Brusquement, elle n'était plus là et ne serait plus jamais là. Je venais de la perdre. Toutes les larmes que j'avais retenues en présence de Lola jaillirent et inondèrent bientôt mon visage. Me rendre à l'évidence et penser que c'était

définitif, que Lola était entrée dans ma vie et en sortait à présent pour toujours, était insupportable.

Épuisée par le chagrin, privée de toutes mes forces, je m'assis dans l'herbe, à l'endroit où je m'asseyais quand j'étais avec Lola, sans l'avoir fait exprès et plutôt par automatisme. Je m'en aperçus rapidement, en voyant la place de Lola vide. Je ne pouvais pas voir cela, je me levai immédiatement et m'assis sur le bord de la chaise longue. Je pris ma tête entre mes mains et continuai à pleurer, sans pouvoir m'arrêter. Aux larmes se mêlaient des sanglots, des gémissements, des râles de douleur.

Mon mari finit par m'entendre de la maison dont les fenêtres étaient ouvertes. Il vint me rejoindre dans le jardin et tenta de me calmer. Il me parla doucement, me dit des choses très raisonnables, mais je n'étais pas raisonnable et aucune de ses paroles ne pouvaient me reconforter.

Je savais qu'il me faudrait du temps pour accepter que l'enfant que j'aimais n'était qu'une petite fille de passage dans ma vie.

Je savais aussi que je ne l'oublierais jamais, tandis qu'elle allait retourner à ses jeux, ailleurs, m'oubliant bientôt.